

LA RÉPUBLIQUE

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

H. BEAUGRAND, Rédacteur-Éditeur.

SAINT LOUIS, MO., SAMEDI 9 DECEMBRE 1876.

Le numéro, 10 Cents.

Volume I. No. XIV.

ADMINISTRATION.

«La République»

Paraît tous les samedis.
Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.
Les frais de port sont à la charge de l'Éditeur-Propriétaire.
L'abonnement est invariablement payable d'avance. Nous ne faisons jamais exception à cette règle.

Abonnement.

Un an \$4.00
Six mois 2.00
Trois mois 1.00
Le numéro 10 cents.
Invariablement payable d'avance.

BUREAU DU JOURNAL
520 Pine Street.

Annouces.

Une insertion dix lignes ou moins : \$1.00
Dix centes la ligne première insertion et cinq centes la ligne pour chaque insertion subséquente. Payable d'avance. Une remise libérale sera faite pour les annonces à long terme.

Toutes Correspondances, lettres d'affaires, lettres chargées, communications, etc., devront être adressées à :

H. Beaugrand,
Rédacteur-Éditeur,
«La République»
St. Louis, Mo.

ST. LOUIS.

CONSULAT DE FRANCE.—Émile Karst, agent consulaire; bureau, 411 Nord de.
CONSULAT SUISSE.—C. F. Mathey, chez Mermol, Jacquard & Co, 4 et 6 Louist.

LOGE MAÇONNIQUE.—Orient Français No. 167; réunions les 1er et 2e mercredi de chaque mois à 8 h. du soir, 13 N. de Vénéral; J. A. Schultz; secrétaire, Ed. Bobe, 410, Nord 3e.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE BIENFAISANCE.—Réunions du conseil d'administration le 1er mardi de chaque mois, 411 N. de; président, Gustave Plerrot; vice-président, Jacquemin; 2e vice-président, G. Biston; trésorier, Émile Karst; secrétaire archi-viste, J. J. Morard; secrétaire-comptable, Ed. Bobe; directeur, Wm. Surland; commissaires: F. M. Allemand, John Bonnet, M. J. Darol, H. Verdier, L. Boulangier.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'AIDE MUTUELLE.—Réunions, le dimanche 13 ou le dimanche après le 13 de chaque mois à 2 heures de l'après-midi, rue Market 1014; président, Jules Bellin; vice-président, Louis Gar-bard; 2e vice-président, Antoine Ratti; secrétaire-archiviste, Jos. A. Droz; secrétaire-secrétaire, Ami E. Ador; trésorier, A. Cabrilla; secrétaire des finances, Ed. Bobe. Cette société fait partie de l'Union Générale des Sociétés Françaises de Secours Mutuels aux États-Unis d'Amérique.

LE BUREAU CENTRAL DE L'UNION GÉNÉRALE pour les années 1876 et 1877 est à St. Louis; président, J. Willmon; secrétaire, P. Luckner, care of M. V. T. Co.; secrétaire-adjoint, Louis Fortel.—Assurance mutuelle sur la vie de toutes les sociétés faisant partie de l'Union sous le contrôle du Bureau Central.

SOCIÉTÉ ALSACIENNE ET LORRAINE.—Réunions le 15 de chaque mois chez M. Bon-sangon, 927 Christo Avenue; président, P. Jacquemin; vice-présidents, Jules Bellin et M. J. Darol; secrétaire, Philippe Luckner; assistant-secrétaire, Joseph Fleit; trésorier, J. P. Besangon; vice-trésorier, Louis Vetter.

CERCLE PHILARMONIQUE FRANÇAIS.—Réunions le 3e vendredi de chaque mois, chez M. C. Claude, 201 S. Main; président, J. A. Schultz; trésorier, F. M. Allemand; secrétaire, Raoul Dubois; régisseur, Émile Boulangier.

Le Cardinal Antonelli.

(Pour la République.)

Celui que les Romains appelaient le Pape rouge, vient de mourir. Depuis trente ans, à force de finesse, d'astuce, de flat-teries, le cardinal Antonelli domi-nait le Pape blanc, et, sous le nom de Pie IX, dominait la ca-tholique. Il imposait toutes ses volontés à son maître, et il a dû bien sourire quand on a proclamé le dogme de l'infaillibilité du pape.

Comment avait-il acquis cette influence? Bouvier dans sa jeu-nesse, fils d'un chochar de Son-nino, il fut élevé par charité, or-donné diacre, et ne fut jamais prêtre, ce qui ne l'empêcha pas d'être élevé à la dignité de car-dinal.

Souple, tenace, connaissant à fond les hommes, ne dédaignant pas de spéculer sur leurs pas-sions, insinuant, flatter, Anto-nelli a revêtu de bonne heure la science de l'intrigue et l'art de mener les hommes. Grégoire XVI le fit ministre, et il se mon-tra plus absolutiste que ce pape. En ceignant la tiare, Pie IX se proclama italien et réformateur; le ministre, absolu, affecta le plus entier dévouement pour les idées libérales et pour le senti-ment national; il caressa les plans du nouveau pape, rédigea un projet de constitution, dont il eut soin d'ajourner la réalisa-tion; en même temps, aux ap-plaudissements des patriotes ita-liens, il envoya une armée contre les Autrichiens; après sa défaite, il désavoua le général Durando, qui n'avait agi que par ses ordres.

Une explosion d'indignation éclata dans Rome, Antonelli fut obligé de quitter le pouvoir, mais il avait su entrer si avant dans la faveur de Pie IX, il l'avait si bien accoutumé à ne voir, à ne pen-ser, à n'agir que par les yeux, la tête et le bras d'Antonelli, que le ministre disgracié resta le confidant intime du pape.

C'est lui qui devant la Révolu-tion triomphante à Rome, conseilla la fuite à Gaëte; là, Anto-nelli régna plus que jamais. L'as-semblée républicaine de Rome, qui avait proclamé en même temps la déchéance du pouvoir temporel et l'indépendance spiri-tuelle e du pape, envoya une dé-putation à Gaëte, pour rappeler le pape à Rome. Antonelli refusa de recevoir les délégués; il

fit plus, lui, Italien, lui Romain, il fit appel à l'étranger, il amena l'invasion dans sa patrie. C'est là qu'on reconnaît cette idée ca-tholique, qui est la négation de toute patrie.

Avant même de rentrer dans Rome, le cardinal Antonelli or-donna des supplices; il envoya les patriotes à la potence et au bûche, comme il y avait envoyé, sous Grégoire XVI, des enfants de 15 ans. Dès ce moment, il établit dans Rome l'absolutisme pontifical. Point de concessions, point de réformes; à toutes les réclamations il opposa le Non possumus; il résista avec une énergie persévérante aux tenta-tives d'unité italienne, les Ro-mains, pour lui, étaient le patri-moine de l'Eglise, des sujets du pape, et non des Italiens. Tous les moyens lui étaient bons pour servir la cause; on a trouvé des correspondances du cardinal sur les brigands qui combattaient contre le gouvernement italien.

Quand Rome fut réunie à l'Italie, Antonelli qui avait jusque-là résisté à l'influence des jésuites, fit cause commune avec le Gesti; il fut l'un des promoteurs du Syllabus; ce fut lui qui or-ganisa cette croisade de l'Eglise catholique qui a excité les résis-tances du clergé contre les gou-vernements d'Allemagne, de France et de tous les Etats de l'Amérique. Il est mort; son œuvre ne lui survivra pas. C'est lui qui a mis le monde moderne aux prises avec le passé, mais le passé ne ressuscitera jamais.

Nul plus qu'Antonelli n'avait le don, lorsqu'il le voulait, de charmer, de convaincre, d'éblouir un auditeur. Pour ce faire, il procédait volontiers de ce prin-cipe: "Il faut avoir l'esprit de la personne avec laquelle on cause." Parlant science avec les savants, batailles et stratégie avec les gens de guerre; gouvernement et politique avec les diplomates, peinture, sculpture, littérature, théâtre avec les artistes qu'il ren-contraait dans les salons des dif-férentes ambassades, il excellait à jaser avec les dames de toute sorte de choses mondaines; chiffons, guitare, bals, galanterie, ayant toujours à leur service un madrigal au lieu d'une bénédic-tion, et un baiser paternel en place d'un sermon sur les lèvres. Il se plaisait à dire:

—Avec un mécanicien de Liverpool, je discuterais loco-motive et j'en ferais mon meilleur ami.

—C'est juste. Je pais toujours bien me faire soldat.

—Ceci est une autre affaire. Dans le métier des armes, tu as vingt chances de te faire casser la tête et une de gagner des épau-lettes.

—C'est peu.

—Mais à Paris, tu en as douze de mourir de faim, à moins de consentir à faire cer-tains métiers qui répugnent aux honnêtes gens.

—Le peu de tout à l'heure se réduit maintenant à rien.

—Ah! mon ami, tu t'es chargé d'une rude entreprise, dans laquelle le courage et la persé-vérance ne peuvent quelque chose que dans le cas où le ha-sard se met de leur côté.

—En attendant qu'il y consente que me conseillez vous?

Mais la dominante de son ca-ractère était la fermeté.

Cette fermeté eut, un jour, Pie IX lui-même pour objectif. Le comte Mastai, frère de sa Sainteté, professait des idées avancées en raison desquelles le séjour de Rome avait dû lui être interdit. Un beau matin, le car-dinal fut averti par sa police, que l'exilé avait écrit au pape pour lui demander une entrevue, et que les deux frères se rencon-treraient le soir, dans la campa-gne, sur la route de Ponte-Mole.

Antonelli vint s'embaucher au lieu du rendez-vous avec un pi-quet de carabiniers.

A l'heure indiquée, on vit ar-river, d'un côté un cavalier dé-guisé en paysan, et, de l'autre, un carrosse sans livrée.

Le pape descendit du carrosse, le cavalier attacha sa monture à un arbre, et tous deux marchè-rent l'un vers l'autre. Mais, au moment où ils allaient s'aborder, le cardinal et ses carabiniers in-tervinrent. Ceux-ci entourèrent le comte, le forcèrent à remonter à cheval et le reconduisirent à la frontière, tandis qu'Antonelli obligeait S. S. à reprendre sa place dans sa voiture et à tour-ner bride sur le champ. Pie IX, qui aimait tendrement son frère, s'emporta contre "la tyrannie de son ministre."

—Mais enfin, s'écria-t-il, quelle raison invoqueras-tu pour me priver ainsi des embrassements de ma famille?

—La raison d'Etat, répliqua froidement le fils du bûcheron de Sonino.

TRIBOULET.

Les Amazones du Roi de Dahomey.

Dernièrement, à une demande du gouvernement anglais, le roi de Dahomey répondit que les Anglais n'avaient qu'à venir chercher sa réponse sous les espèces "de la poudre et du plomb" qu'il tenait en réserve pour eux.

Quelle est donc la puissance de ce noir potentat, pour tenir un langage aussi audacieux? 180,000 sujets, dont 130,000 femmes et enfants au dessous de douze ans.

Mais il ne faut pas estimer, paraît-il, la puissance militaire du roi Gélè de d'après ce nombre de femmes et d'enfants à déduire du chiffre total de la population. N'a-t-il pas, en effet, ses Amazones, dont les régiments féminins se recommandent à l'étude des "femmes fortes" de tout pays?

A quelle époque précise les femmes commencent-elles à faire le métier de soldat dans le royaume de Dahomey, c'est ce qu'on ne sait guère. Il paraît, cependant, que ce fut un certain Agajab, le quatrième titulaire du dit royaume, qui leva, le premier, un régiment parmi les femmes de son palais, et, grâce à

elles, défit complètement les Ewees, implacables ennemis de sa race; soit que ces dames fussent d'épouvantables mégères, soit que leurs adversaires, fussent trop galants pour résister sérieusement.

Quoi qu'il en soit, c'est au roi Gélè, le père de celui qui ose défier la puis-sance anglaise, que remonte l'organisa-tion complète de ce corps d'amazones, auquel il dut maintes victoires sur les chefs voisins, mais qui, sous son fils Gélè, semble avoir perdu beaucoup de son efficacité et de son prestige.

Les voyageurs ne s'accordent pas sur le chiffre de cette milice féminine. Les uns la portent à 8,000 et d'autres à 4,000 seulement. Elle se divise en trois brigades, connues sous les noms de "brigade du roi," "aile droite et "aile gauche," et dont chacune se distingue par une façon différente de porter les cheveux.

La brigade du roi a les cheveux rasés "à la turban," et ceints d'étroits filets sur lesquels sont cousues des fi-gures d'alligators en étoffe de couleur. Quant à l'aile droite, elle a la tête rasée entièrement, à l'exception d'une ou deux touffes solitaires, tandis que l'aile gauche porte ses cheveux au naturel.

Rasées ou non, les amazones doivent garder le célibat; à l'exception d'un fort petit nombre d'entre elles, que le roi prend pour lui ou qu'il donne pour femme à ses guerriers les plus méritants.

Quant à la façon de les recruter, le prédecesseur du roi de Dahomey actuel ordonnait simplement à tous ceux de ses sujets ayant des filles adresses d'un certain âge de les présenter à la cour, après quoi, les mieux dévouées, par-mi l'aristocratie du pays, étaient pro-mues, séance tenante, au grade d'officier ou d'officières si on veut, le reste entrant dans les rangs.

Le costume de ces guerrières se com-pose d'une sorte de surcot en coton rayé, bleu et blanc, de fabrication indigène, sans manches, pour laisser aux bras complète liberté, et d'une courte tunique ou jupe qui ne descend guère plus bas que le kilt des Ecosais, mais sous laquelle est un caleçon qui atteint jusqu'au genou.

Costume des plus propres, on le voit, à permettre à ces agiles autant que bel-liqueuses demoiselles de se livrer à l'exercice dont fut témoin le lieutenant Duncan, et qu'il décrit ainsi:

"Je fus conduit, raconte ce voyageur, sur un terrain détreché, où depuis quinze jours on s'occupait à élever trois énormes piles de broussailles épineuses, telles qu'églantiers de la plus forte espèce, épine-noire et autres armées des épines les plus dangereuses et placées en ligne, sur une longueur d'environ quatre cents yards.

Entre chacune de ces piles, hautes de soixante-pieds à peu près et larges de huit, avait été laissé un étroit passage, juste suffisant pour distinguer de sa voisine celle assignée à chaque brigade.

En les examinant de près, je ne pou-vais me persuader qu'aucun être humain put jamais tenter de franchir, sans être dûment nuiné de bottes, ou tout au moins de souliers, une telle collection d'arbustes armés de la façon la plus dangereuse que j'eusse jamais vue.

Mais bientôt les Amazones apparurent sur la scène, en bataillons serrés, à deux cents yards de cette forteresse épineuse, et, à l'ordre de: En avant

d'entrer au cabaret. Les gentils-hommes en sortent gris; les pauvres diables en sortent racolés. Paris est un endroit où les plaisirs abondent; seulement ils coûtent très-cher, surtout ceux qui ne coûtent rien. Il est vrai que lorsqu'on est beau garçon, on a une chance nouvelle. Ma foi. Oui. Où diable avais-je l'esprit de n'y pas penser? On peut plaier à quelque douzière qui vous place alors dans ses affec-tions, juste entre son épagnuel et son confesseur; le matin on sort de son appartement par la porte secrète. Au bout d'un mois, on est le commensal de la mai-son en qualité de secrétaire; on a le teint fleuri, la bouche vermeille, et l'on a tout le jour pour se reposer.

Jacques fit un geste de dé-goût.

"Non. Alors il nous reste l'espoir de devenir intendant. Bon métier. Sais tu voler, Jacques?"

Jacques pâlit et se leva.

"Monsieur, dit-il d'une voix étranglée par l'émotion.

M. d'Assonville le regarda sans un muscle de son visage tres-saillant. Jacques passa ses mains dans les longues boucles de ses cheveux blonds. Un soupir profond sortit de sa poitrine et il se rassit.

"Pardonnez-moi, monsieur le

s'élançant, épaule contre épaule, avec une rapidité qui eut distancé feu Atalante, de courseuse mémoire elle-même, dans l'espace de moins d'une minute, avaient pris d'assaut les trois piles et la ville qu'elles étaient censées attaquer. Ville représentée par de vastes enclaves, entourées de hautes palissades, dans lesquelles étaient renfermés les centaines d'esclaves appartenant au roi."

Ce qui n'empêcha que le roi Gélè ne tardera sans doute pas à apprendre à ses dépens, en dépit des promesses de ses Amazones, qu'il est plus dangereux d'affronter la puissance de John Bull, que tous les roitelets ou toutes les épines d'Afrique, et que: "Qui s'y frotte s'y pique."

Journal des Journaux.

On rapporte au Conservateur, de Saône-et-Loire, qu'un événement déplorable vient de se passer aux environs de Verdun-sur-le-Doubs:

Deux jeunes gens, MM. Z. et X., qui aimaient Mlle Y., s'étaient pris de querelle et avaient résolu de terminer leur différend par un duel. Les témoins décidèrent que le combat aurait lieu au pistolet et à quinze pas. Les deux adversaires sont allés en effet sur le terrain.

Au signal convenu, les deux coups de feu sont partis en même temps, et les combattants sont tombés tous deux grièvement blessés. Il paraît qu'aucun médecin ne se trouvait sur le lieu du combat. Les témoins en ont fait demander un en hâte à Verdun. L'état des blessés est inquiétant.

—Une mystérieuse et singulière aventure.

Le 11, dans la journée, au théâtre-Lyrique, en procédant au nettoyage de la salle pour la représentation du soir, on a découvert, dans la loge n. 21, le cadavre d'un nouveau-né.

M. le commissaire de police du 6e arrondissement, immédiatement informé a fait les constatations d'usage et a commencé l'enquête judiciaire sur un événement qui a produit la plus vive émotion sur tout le personnel du théâtre.

Les recherches faites jusqu'à présent n'ont pas abouti. Tout ce qu'on a pu découvrir, c'est que la loge n. 21 avait occupé la veille par une dame accom-pagnée de deux jeunes filles.

—Un journal vient de publier une statistique qui ne manque pas d'intérêt. Il nous donne le chiffre des élèves qui suivent les cours de l'Université de l'Etat à Paris, et celui de ceux qui sont inscrits aux facultés catholiques.

L'Etat réunit 9,200 étudiants. Les universités catholiques de Paris, Lyon, Lille, Angers ont que 308 élèves, tout compris, et en outre 72 auditeurs bénévoles.

de l'accession du marquis de Salisbury au ministère; les affaires actuelles ont amené une entente complète entre ces deux grandes capacités. Il est accom-pagné de Sir Stafford Northcote. L'un des attachés du marquis de Salisbury est M. Austin Lee, qui n'est point inconnu à Paris, où il a rempli déjà une mission commerciale. Comme son chef, M. Lee a une grande valeur; il est fort jeune, entre vingt-sept et vingt-huit ans. Il a obtenu les honneurs de l'Université et parle toutes les langues du monde, y compris la russe. L'autre attaché est M. Currey, dont on dit également beaucoup de bien. On voit, par ces détails, que l'Angleterre sera dignement représentée en Orient, et qu'il était impos-sible de faire un choix inférieur plus clairement l'intention d'intervenir avec vigueur et fermeté. Le diplomate français appelé à devenir le collègue du marquis de Salisbury, est M. de Chau-dordy, lequel est accompagné de M. de Bourgoing, ambassadeur à Constantinople, de M. Tilly, qui était dernièrement premier secrétaire de l'ambassade de France en Italie et de M. Desprez, le fils du directeur des affaires politiques au ministère des affaires étrangères.

La police de sûreté a arrêté aux Champs-Élysées, un maltaite qu'elle recherchait depuis longtemps. C'est un réclusionnaire en rupture de banc, et à qui Rouen avait été assigné pour ré-sidence. On l'appelle Ducloux, dit Pim-mé-de-terre.

Au moment où l'on cueille, à Pomme-de-terre, au milieu d'un cercle d'admirateurs, chantait la *Bûche de la Juvée*, une merveilleuse voix de ténor, d'une voix telle que, parait-il, il n'y en a pas à l'Opéra.

Et joli garçon comme tout, avec cela N'est-ce pas dommage?

Rue des Feuillantines, une jeune fille de 18 ans, blanchisseuse de son état, a tenté de s'asphyxier.

Rappelée à la vie par sa tante, elle a répondu à celle-ci, qui la suppliait de lui dire pourquoi elle avait voulu mourir, ce simple mot:

— Zut!

Et il a été impossible de lui arracher aucune autre explication.

Triste histoire de nocce:

Avant-hier soir, samedi, venait de dîner joyeusement, au restaurant du Bois, avenue de Neuilly, la nocce d'un M. Tourneux, encadreur de son métier. Tout le monde était, ainsi que cela se dit dans la bonne société, sérieusement "bémèche", lorsque, au moment du dessert, le mari demanda la parole.

—Messieurs, dit-il d'une voix attendrie, mais grave, me-sieurs et mesdames, on a fait de la lecture, et on connaît son moyen âge! Eh bien, dans toutes les noces du moyen âge, le mari, pour montrer qu'il devenait le maître de sa femme, lui administrait une correction devant tout le monde. Moi, j'aime le moyen âge. Vlan!

Ce "vlan" exprime un soufflet féodal qui terminant son petit speech Tourneux venait d'appliquer sur la figure de sa femme. Le soufflet fut instantanément suivi d'une grêle de coups de poing.

Feuilleton de «La République»

BELLE-ROSE.

(par Amédée Achard.)

IV

L'ESCARMOUCHE

Suite.

—C'est la fortune du pauvre! murmura-t-il.

—Si ton amante a le cœur honnête et sincère, garde-les; mais si elle est faible comme le roseau, ou trompeuse comme le vent chasse les hardiment! Des espérances trahies sont comme des épines qui déchirent.

—J'espère, parce que je crois, répondit Jacques.

sophie! voyons, Jacques, que comptes-tu faire?

—Je vous l'ai dit: me rendre à Paris et chercher fortune, à moins que vous ne consentiez à me garder avec vous.

—C'est ce que nous examinerons plus tard, et ce à quoi je consentirais volontiers si ma compagnie pouvait te rendre service. Mais supposons un instant que tu sois arrivé à Paris, qu'y feras-tu?

—Franchement, je n'en sais rien; je frapperai à toutes les portes.

—C'est un excellent moyen pour n'entrer nulle part. As tu quelque argent?

—Oui, cinquante livres qu'on m'a volées et que j'espère bien rattrapper avec ma valise.

—Et quinze louis que je te donnerai pour ta part du butin.

—Eh! mais ça fait...
—Ca fait quinze louis. En guerre comme en amour, ce qu'on perd est perdu.

—Ah! Jacques; la croyance est le parfum de la vie et la pa-reure de la jeunesse; malheur à ceux qui n'ont pas cru! ceux-là n'ont pas aimé; ceux-là mourront sans avoir vécu!

M. d'Assonville pressa les deux mains de Jacques; le reflet d'une passion mal éteinte illumina son visage, et il avala son verre tout d'un trait.

—A quoi pensais je? reprit-il; il s'agit d'amour et point de philo-sophie!

—A quoi pensais je? reprit-il; il s'agit d'amour et point de philo-sophie!

—C'est juste. Je pais toujours bien me faire soldat.

—Ceci est une autre affaire. Dans le métier des armes, tu as vingt chances de te faire casser la tête et une de gagner des épau-lettes.

—C'est peu.

—Mais à Paris, tu en as douze de mourir de faim, à moins de consentir à faire cer-tains métiers qui répugnent aux honnêtes gens.

—Le peu de tout à l'heure se réduit maintenant à rien.

—Ah! mon ami, tu t'es chargé d'une rude entreprise, dans laquelle le courage et la persé-vérance ne peuvent quelque chose que dans le cas où le ha-sard se met de leur côté.

—En attendant qu'il y consente que me conseillez vous?

—C'est ce que nous allons décider ensemble. Vide cette bouteille de vieux vin de Bourgogne. Le vin porte conseil; il montre faciles les choses les plus extravagantes, et il n'a guère que celles-là qui valent la peine d'être tentées. Quand on veut devenir capitaine, il faut songer à devenir général.

—Général! s'écria Jacques tout étourdi.

—Certes, si j'étais assez fou pour goûter à l'amour, je m'at-taquerais aux princesses du sang,

comte, reprit-il; je ne m'atten-dais pas à cet outrage de vous qui avez dormi dans les bras de mon père. Vous avez voulu sans doute me punir d'avoir si promp-tement oublié la distance qui exis-te entre nous, mais vous l'avez fait méchamment, monsieur le comte. Vous n'avez pas le désir de me venir en aide, je le vois bien. Je prendrai donc conseil des circonstances. Mais quoi qu'il puisse advenir, et dans quel-que situation que je me trouve, croyez-le bien, jamais je n'oublierai que j'ai, pour me jurer, mon Dieu là-haut et mon père là-bas.

"Tu es un brave et loyal gar-çon, mon ami Jacques, et je suis fier de presser ta main, répondit M. d'Assonville; j'ai voulu té-prouver, et maintenant que je sais ton âge aussi ferme que ton bras est fort, je te parlerai en homme. Tu n'as rien à faire dans les chevaux-légers. Serais tu le plus instruit, le plus hardi et le plus intelligent soldat de la com-pagnie, le plus mince cadet de famille expédié de Paris par la cour te passerait sur le corps Tu n'as rien à faire non plus à Paris. Avec une conscience trempée comme l'acier on n'arrive à rien, à moins d'être dur et pair tout au moins. Reste soldat; les sol-dats peuvent garder l'honneur pur; mais entre dans l'artillerie.

V

UN INTERIEUR DE CASERNE

Jacques arriva sans encombre à Laon. Le premier soldat qu'il rencontra lui indiqua la demeure de M. de Nancrais. A peine le capitaine eut-il reconnu l'écri-vaire de son frère, qu'il donna l'ordre d'introduire le voyageur. M. de Nancrais était un homme de grande taille, sec, nerveux; ses yeux gris, enfoncés sous d'épais sourcils bruns, séparés à leur pointe interne par une ride pro-fonde, brillaient d'un feu extra-ordinaire; une longue mousta-che fauve coupait en deux son visage; amaigri par les fatigues de la guerre; il avait, en parlant, l'habitude d'en tordre la pointe aiguë entre ses doigts sans quit-ter du regard la personne qu'il interrogeait. Ce regard, net et vif comme une pointe d'acier, semblait descendre jusqu'au fond des consciences, et les plus en-durcies se sentaient troublées par sa fixité. M. de Nancrais avait deux ou trois ans de moins que son frère, et paraissait être son aîné de trois ou quatre. L'habi-tude du commandement, et sur-tout son caractère naturellement impérieux, donnaient à toute sa personne un air d'autorité qui imposait au premier coup d'œil. Il fallait s'arrêter aux traits du visage pour trouver quelques res-

LA REPUBLIQUE

Samedi, 9 Décembre, 1876.

Nous publions cette semaine, une lettre politique de notre correspondant parisien, M. Charles Quentin, sur les événements d'Orient. Nos lecteurs qui suivent avec intérêt les péripéties du drame qui se développe actuellement à Constantinople, liront avec plaisir cet exposé lucide de la politique anglo-russe sur cette grande question qui agite si fort l'Europe.

Courrier.

ETATS-UNIS.

La semaine politique a été fort intéressante au double point de vue de l'ouverture du Congrès à Washington et de la réunion des collèges électoraux dans les capitales de tous les Etats de l'Union. M. Samuel Randall a été élu président de la chambre des représentants et le président Grant a communiqué son message habituel aux Chambres. Au moment où nous écrivons, il est encore impossible d'annoncer d'une manière certaine le nom du vainqueur dans la lutte électorale, quoique tout nous porte à croire que M. Hayes l'emportera finalement sur son concurrent par une seule voix de majorité. La question est cependant encore loin d'être résolue, comme un grand nombre d'irrégularités ont été découvertes dans plusieurs états sur le choix des électeurs.

L'exposé officiel de la dette publique des Etats-Unis au 1er décembre vient d'être publié. Il indique une augmentation de \$457,662 pour le mois de novembre. Le total de la dette est actuellement de \$2,089,336,099. D'après le rapport du contrôleur du papier-monnaie, la quantité des billets des banques nationales en circulation au 1er décembre était de \$319,658,821 et celle des greenbacks de \$356,911,000; total 686 millions 562,821.

Il a été retiré depuis deux ans pour 47 millions de papier-monnaie, dont 32 millions de billets des banques nationales et 15 millions de greenbacks.

Le rapport annuel du secrétaire de la Marine nous apprend que la flotte de la guerre des Etats-Unis se compose actuellement de 146 navires jaugeant 150,157 tonneaux et portant 1,142 canons. Vingt trois seulement de ces bâtiments sont à voiles. Depuis 1869, il a été vendu ou démolé 69 navires hors de service; 12 bâtiments neufs ont été inscrits sur la liste de la flotte. Le nombre des navires cuirassés est de 20, dont 5 monitors à deux tourelles, et 15 à une tourelle.

Il y a 75 bâtiments en service actif et 4 en armement. Le crédit demandé pour la marine pendant l'exercice 1877 est de \$18,646,012, soit 5 millions de plus que pour l'année courante.

FRANCE.

Décidément l'air est aux malentendus politiques. A Ver-

sailles comme à Washington et à St. Pétersbourg, les choses s'embrouillent de plus en plus. Le ministre Dufaure a résigné et le maréchal de MacMahon a accepté la démission des ministres tout en les priant de conserver leurs portefeuilles jusqu'à ce qu'il leur ait trouvé des successeurs. Le président s'est adressé au duc d'Audiffret Pasquier pour former un nouveau cabinet, mais celui-ci a refusé. La position est difficile car si d'un côté la chambre des Deputés supporterait un ministère carrément libéral, il n'est pas moins certain que le Sénat s'y opposerait de toutes ses forces. On a parlé de M. Jules Simon pour remplacer M. Dufaure, mais les dernières dépêches n'annoncent rien de certain à cet égard.

M. Simonin a été engagé par le *Siecle* pour écrire une série d'articles sur l'Amérique pour ce journal républicain. On espère qu'il rendra quelque justice à ce pays.

ORIENT.

Le prince de Bismarck a parlé. La colosse a dit son opinion sur la crise actuelle. Il a insisté sur l'attitude neutre que prendrait l'Allemagne en cas de complications belgiennes. Le poids qu'il attache aux relations de l'Allemagne avec l'Autriche a pris une place particulièrement préminente dans ses observations. Il a dit qu'on ne devait pas encore désespérer du maintien de la paix. Mais si la guerre éclate, ce qui semble certainement probable, la Russie et la Turquie en seraient fatiguées au bout d'un certain temps. Alors l'Allemagne pourra offrir sa médiation avec de meilleures chances de succès que maintenant. Un conseil à la Russie irriterait maintenant la nation russe, ce qui serait pire qu'une difficulté passagère avec ce gouvernement. Le prince de Bismarck espère que l'Angleterre ne se mettra pas en guerre ouverte avec la Russie, mais se bornera à une sorte de campagne non officielle comme celle que la Russie a menée en Serbie. Si l'existence de l'Autriche est menacé l'Allemagne la soutiendra, continuant ainsi d'agir en désintéressée comme le plomb qui maintient unepoupée en équilibre. L'Autriche, d'ailleurs, possède plus de vitalité qu'on ne le pense généralement.

Des correspondances de Constantinople portent que les résidents américains souffrent à toutes sortes d'outrages de la part des Ottomans. Le gouvernement américain s'est ému de cet état de choses et a envoyé un steamer à Constantinople pour protéger ses nationaux. La corvette *Vandalia*, qui était mouillée dans les eaux de Messine (Sicile) est en effet partie le 28 novembre pour cette destination.

Dernière heure.

Les dernières nouvelles de Washington ne changent rien à la situation. Le président MacMahon n'a pas encore réussi à former un cabinet. La Russie a fini de l'occupation des provinces chrétiennes de la Turquie par ses troupes.

Revue Politique.

(Correspondance particulière de "La République.")

Paris, 20 novembre 1876.

Hier, le vent soufflait à la paix, aujourd'hui, il souffle à la guerre. Hier, on se frottait les mains, aujourd'hui, on broie du noir.

Depuis l'acceptation de l'ultimatum russe, par la Turquie, le monde politique respire un soulagement, et, comme il arrive souvent, il pousse à l'optimisme au-delà des limites raisonnables.

Les commissaires désignés pour tracer la zone neutre se rendaient à leur poste, on se répétait avec joie le mot du Czar Alexandre:

"Je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour conserver à l'Europe les bienfaits de la paix et je prie le ciel de me venir en aide."

En effet, fidèle de la conférence était acceptée par toutes les puissances, quand soudain, à Guildhall, dans un banquet, lord Beaconsfield vint troubler, par une note discordante, ce concert politique.

Qu'a dit le ministre? Il a insisté sur la nécessité d'observer les traités, et notamment le traité de Paris, traité qui maintient l'intégrité et l'indépendance de la Turquie, son discours qui n'est qu'une longue apologie de la politique anglaise dans les événements d'Orient, se termine par une sorte de menace:

"Bien que la politique de l'Angleterre soit la paix, à-t-il dit, il n'est pas de pays aussi bien préparé que le nôtre à la guerre. Si elle commence la lutte pour une cause juste (et je ne suppose pas que jamais l'Angleterre fera la guerre pour une cause autre que pour une cause juste); si cette lutte a pour motif sa liberté, son indépendance, son intégrité, ses ressources seront inépuisables. L'Angleterre n'est pas un pays qui, en entrant en campagne, a besoin de se demander s'il sera en état de faire une seconde ou une troisième campagne. Elle entre en campagne avec la résolution de ne déposer les armes qu'après que justice aura été rendue."

De telles paroles, tout à fait inattendues, devaient avoir, dans l'Europe, un douloureux retentissement. Deux jours après, le Czar, à Moscou, rendait à Lord Beaconsfield, la *monnaie de sa pièce*.

Dans un banquet offert à la noblesse et au conseil municipal de la ville Slave par excellence, l'empereur Alexandre, portait le toast suivant: "Je vous remercie de ces sentiments que vous avez bien voulu m'exprimer à l'occasion de la politique actuelle, qui s'est maintenant éclaircie. J'accepte avec plaisir l'adresse que vous me présentez. Vous savez déjà que la Turquie a cédé à ma demande, ayant pour objet la conclusion immédiate d'un armistice en vue de mettre un terme aux inutilités tueries dont la Serbie et le Monténégro étaient le théâtre. Dans cette lutte inégale, les Monténégrins se sont montrés comme toujours, de véritables héros."

On ne peut malheureusement en dire autant des Serbes, malgré la présence dans leurs rangs, de nos volontaires, dont beaucoup ont versé leur sang pour la cause slave. Je sais qu'avec moi, la Russie tout entière prend la plus vive part aux souffrances de ceux qui sont nos frères par la foi et par la race. Mais les véritables intérêts de la Russie sont ceux qui me tiennent le plus au cœur, et je voudrais, jusqu'à la dernière limite, épargner le sang russe. C'est la raison pour laquelle je me suis efforcé et je m'efforce encore d'obtenir, par les voies pacifiques, l'amélioration positive de la situation des Chrétiens en Orient."

Dans quelques jours, des négociations s'ouvriront à Constantinople entre les représentants des six grandes puissances, en vue de régler les conditions de la paix. Mon vœu le plus ardent est que nous arrivions à un accord commun. Mais si ce vœu ne se réalise point et si je vois que nous ne pouvons obtenir des garanties qui nous assurent l'exécution de ce que nous exigeons à bon droit de la Porte, j'ai le ferme dessein de procéder de ma seule initiative, et j'ai la conviction que, dans ce cas, la Russie tout entière répondra à mon appel, si je le juge nécessaire et si l'honneur de la

Russie l'exige. J'ai aussi la conviction que Moscou, comme toujours, donnera l'exemple.

"Que Dieu nous aide à accomplir notre sainte mission!"

Deux coups de tonnerre éclatant au milieu d'un ciel pur, ne font pas plus d'effet que ces deux discours venant troubler les espérances pacifiques.

Il est malheureusement trop vrai que la cause de cette crise est l'intempérance oratoire de lord Beaconsfield. Peut-être le prétexte a-t-il été saisi avec empressement par la Russie, mais il ne fallait pas le lui offrir. En tournant en ridicule la présentation de l'ultimatum russe, en le comparant à la présentation d'une note devant un tribunal qui sait que la dette a été payée intégralement, lord Beaconsfield, a commis une faute grave; ce n'est pas là un langage diplomatique, surtout à la veille des négociations.

Les discours du Czar est une réplique vive, ardente, faite sur le coup même de l'impression produite par l'attaque du ministre anglais. Il est calqué sur la harangue de Guildhall.

Est-ce la guerre? Pas encore. D'abord le ministre anglais ne peut rien sans l'assentiment de la nation; or, les sentiments du peuple anglais se sont hautement manifestés dans les meetings publics qui ont flétri les barbares exécutions par les Turcs contre les Russes. Le peuple n'a nulle envie de se saigner aux quatre veines, de donner son sang et son or pour perpétuer les scènes de cruauté qu'il a si spontanément et si couramment condamnées. Le peuple ne sortira pas un penny de sa bourse pour recommencer la guerre de Crimée.

Si lord Beaconsfield déclare que la paix ne peut être maintenue qu'à deux conditions: maintien du traité de Paris et garantie de l'intégrité et de l'indépendance de l'empire turc, il est probable que les instructions expédiées par le cabinet à l'ambassadeur britannique à Constantinople, n'ont point été faites et cette inflexibilité. De toute évidence, lord Beaconsfield s'est laissé entraîner par son tempérament; l'ex-romainier a remplacé pour un instant l'homme d'Etat. Il a été au-delà de sa pensée.

Quand un Czar, plus habile, ou mieux conseillé, il n'a rien affirmé quant au traité de Paris, quant à l'intégrité de l'empire ottoman; il ne s'est pas maladroïtement coupé une ligne de retraite; mais il a comblé d'éloges l'insurrection monténégrine; il a publiquement reconnu que les officiers russes qui combattent en Serbie, ont l'autorisation et l'approbation de leur gouvernement, enfin, il a terminé par un coup de clairon, réponse directe à l'appel belliqueux du ministre anglais.

C'est là un symptôme inquiétant, surtout à la veille d'une conférence, mais il ne faut pas encore tout à fait désespérer. Avant tout, il serait injurieux de ne pas tenir compte des circonstances; le czar ne fait que répondre à une provocation directe, il relevait en quelque sorte le gant qui lui avait été jeté en public, enfin il parlait dans le foyer même de l'agitation slave, et il ne pouvait rompre en visière avec les sentiments ardents des Slaves de Moscou.

Il y a donc beaucoup à rabattre de ces deux manifestations; elles n'ont pas toute la portée qu'on leur donne; mais il serait imprudent de nier qu'elles introduisent dans la situation un élément de menace et de crainte, et il serait fâcheux à tous égards, que la conférence s'ouvrit sous l'impression de ces deux discours. Cependant on connaît de soi-même d'une façon indubitable l'objectif de chacune des deux puissances. La conférence pourra-t-elle trouver un moyen de les mettre d'accord? La Turquie et la Serbie ont, pour ainsi dire, disparu de la question, il reste face à face, armées, menaçantes, deux grands empires: l'Angleterre, la Russie.

On comprend mieux à l'heure qu'il est le langage que tenait l'autre jour le *Times*, quand il insinuait qu'il serait bon qu'on confiat à la France la garde de l'Herzégovine et de la Bosnie. L'Angleterre aurait voulu forcer la France à se compromettre pour elle. La France a eu le tort de jouer une première fois ce jeu de dupes; c'est pour l'Angleterre,

que nos armées ont bombardé Sébastopol. Comment en avons nous été récompensés? L'Angleterre n'a pas voulu s'exposer au bombardement de Paris!

Là du reste, est la seule chance de paix. Isolés des autres puissances qui ne voudraient pas faire la guerre à son profit exclusif, isolé du pays qui a manifesté hautement son indignation contre les atrocités turques - et qui ne voudra pas les autoriser moralement par son alliance, le gouvernement anglais sera peut-être le premier à conseiller au sultan de subir toutes les exigences de la Russie. Ces exigences pourront-elles être réduites par la conférence de façon à les rendre acceptables par la Turquie? C'est là qu'est véritablement la question.

De toute façon, la France est absolument désintéressée, tant que son honneur ou ses intérêts ne seront pas atteints elle restera dans une neutralité qui n'empêchera en rien de prêter, au besoin son concours à des négociations pacifiques. La déclaration de M. Decazes à ce sujet, ne prête à aucune ambiguïté et elle a été très approuvée, non seulement en France, mais encore à l'étranger.

La France a une œuvre à poursuivre, celle d'une reconstitution. Ce n'est pas une besogne aisée; elle l'est d'autant moins que des obstacles surgissent, de la part de ceux qui devraient le plus contribuer à cette œuvre de réparation. Plus d'une fois je vous ai signalé l'existence d'un parti, sourd à la voix des populations, et qui n'entendait, qui ne comprenait, qui ne sollicitait que le mot d'ordre de Rome. Ce parti vient de nouveau de commettre une faute des plus graves. Le roi Victor Emmanuel a envoyé à Paris, comme ambassadeur, le général Ciadini. A propos du budget des affaires étrangères et de l'ambassade française auprès du saint-siège, M. Keller, député de Belfort, une sorte d'illuminé, a jugé bon d'injurier l'illustre général Ciadini. Tous les cléricaux de la chambre, les bonapartistes et les légitimistes, ont fait à ce député mystique une véritable ovation.

Par bonheur, M. Gambetta est venu à la tribune, il a d'un mot, flétri cette politique anti-française et, après un magnifique éloge du général Ciadini, il a rappelé que, quand la France agissait sous le talon de l'étranger, seule, sans appui, une voix s'est élevée dans le sénat italien pour conseiller l'alliance avec la France vaincue. Celle du général Ciadini!

Ces chaleureuses et patriotiques paroles ont provoqué dans l'assemblée, une patriotique manifestation, à laquelle tout le monde s'est associé (les bonapartistes et les légitimistes exceptés). L'injure lancée par M. Keller à Ciadini, a été relevée, vengée, flétrie, et le peuple italien comprendra que le peuple français n'a rien de commun avec les sentiments romains de M. Keller et de ses amis de la dernière heure, et qu'il est, avec la grande majorité de la chambre élue par le suffrage universel, plein de sympathie et d'affection pour le peuple italien.

L'Italie d'ailleurs, est entrée à pleines voiles dans le cours du libéralisme. Le cabinet actuel vient d'obtenir une majorité écrasante, et il pourra paisiblement continuer l'œuvre de progrès qu'il a si couragement entreprise.

CH. QUENTIN.

Louisiane.

Nous lisons dans le *Mesurier*: "Toujours me mes-résultats satisfaisants dans la récolte de sucre. Abondance du produit et prix rémunérateurs. Les planteurs se préparent à augmenter notablement la superficie de culture."

Les Louisianais nous fournissent les informations suivantes: "ROULON. — Si la politique ne va guère, la roulation va bien. La canne à sucre n'est point une déception ou un mensonge comme un *Bureau des Retours*."

Les habitants sont satisfaits, et non sans cause. Car le rendement dépasse leurs espérances et leurs prévisions, il y a même par ci par là des miracles que nous devons constater.

On nous dit que notre voisine, l'As-

ension, est privilégiée. Les 1800 ou 2000 livres l'arpent ont la règle. Notre témoin est M. G. Feitel, qui en sait quelque chose, et qui ne fait pas moins sur son habitation.

Ici, à St. Jacques, nous n'obtenons pas tout à fait ce résultat et cette moyenne; mais nos voisins n'ont pas non plus le miracle de l'habitation Trist. Car M. Trist, sur la large batture qu'il a close et protégée n'a pas fait moins de trois boucauts l'arpent. Et cela, comme on dit par ici, ne se bat point.

Même miracle chez les messieurs Jacob. Au vieux White Hall, hier désert, près de l'habitation Trist, mes-ieurs E. Wébre et A. Bourgeois ont également planté des cannes. Plantation sur une petite échelle, il est vrai, mais logique; car on peut et l'on doit faire du sucre ailleurs que sur les grandes habitations et sans d'immenses frais et d'énormes capitaux. En effet, M. A. Bourgeois, avec huit arpents de cannes seulement, a fait treize boucauts et trois barils de sucre, plus 30 barils de mélasse. M. E. Wébre, son voisin, n'a pas moins bien réussi.

Et que dire de M. E. Part, à qui un demi arpent a donné 1700 livres de sucre?

La canne est donc, quoiqu'on en dise, et malgré le riz, la vraie richesse et le grand produit de la Louisiane. En abandonner la culture serait folie. Il faut au contraire l'étendre et la multiplier. Le morcellement ne s'oppose nullement à cette extension, mais la favorise plutôt. Pour être sûr, croyons-le, il n'est pas nécessaire d'être propriétaire comme Bourdieu.

Non seulement la canne rend, mais encore le sucre, qui se vend bien, est généralement très beau. M. A. Gourdain, l'habile manufacturier de l'habitation P. Maspero, habitation Ste. Emma, nous en envoie un échantillon superbe. Ce sucre là, comme on dit toujours par ici, ne peut pas être battu.

Pauvre Serbe.

Voici comment le *Journal des Débats* résume les résultats de cette guerre que le pauvre prince Milan a été forcé de déclarer.

Il y a un an encore, le pays était prospère, les caisses publiques étaient pleines, et l'équilibre du budget bien établi; on songeait sérieusement à la construction du chemin de fer de Belgrade à Alexinzat, qui eût été pour la Serbie une source de richesses; et deux élèves ingénieurs des mines de Paris, qui avaient été envoyés en mission dans l'intérieur du pays, en rapportaient des échantillons de minerais de fer et de plomb fort riches, provenant de mines très faciles à exploiter. Aujourd'hui, la Serbie est horriblement endettée; trois de ses districts les plus riches - ceux de Négotia, de Bauchevatz et de Knajevatz, qui sont pour elle ce qu'est la Touraine pour la France, sont presque entièrement saccagés, et le commerce de Belgrade, si florissant depuis quelques années, est absolument ruiné.

Ça et là.

— La comtesse douairière de Montijo a cité l'*Encyclopédie Larousse* devant le tribunal correctionnel, pour publication d'une biographie diffamatoire de l'ex-impératrice.

— Le fameux capitaine Boyton a entrepris d'aller de Turin à Venise en descendant le Pô à la nage. C'est un parcours de 600 kilomètres. M. Boyton comptait y employer sept à huit jours. Il s'est jeté à l'eau samedi matin; mais après 86 heures de navigation, la fatigue lui a occasionné une forte fièvre, et il a été contraint de prendre terre.

— Un grand incendie a éclaté dans la ville de Yeddo Japon. Les pertes sont énormes. Le quartier des étrangers a été en partie détruit.

— Une dépêche de Philadelphie annonce que le Main Building a définitivement été acheté par la compagnie d'Exposition Internationale, au prix de \$350,000.

— La *Gazette* de Moscou annonce que l'on recueille des souscriptions dans

cette ville pour l'achat en Amérique de bâtiments porteurs de lettres de marque et destinés à agir contre la marine marchande anglaise, en cas de guerre entre l'Angleterre et la Russie. D'autres villes de la Russie ont ouvert des souscriptions dans le même but.

— On lit dans le *Figaro*.

Plusieurs de nos confrères ont demandé que le *Figaro* fût poursuivi pour l'article publié dans le numéro du mercredi 15 novembre, et intitulé: *Le Dem-monde militaire*. Leurs vœux paraissent sur le point d'être exaucés.

M. Saint-Genest, auteur de l'article, et M. Fernand de Rodays, notre confrère, en effet, cités à comparaître devant M. le juge d'instruction Ragon.

— M. de Molinari veut faire paraître en volume ses *Lettres sur les Etats-Unis et le Canada* qui ont obtenu un succès dans le *Journal des Débats*.

— Le *Journal d'Alsace* dit que le nombre des étudiants inscrits à l'Université de Strasbourg est actuellement de 704. Sur ce chiffre, 95 seulement appartiennent à l'Alsace Lorraine; les autres sont venus de l'étranger; la Prusse en a fourni 307.

— Une dépêche de Cleveland (Ohio) annonce qu'un schooner s'est englouti dans le lac Erie, près de Fairport, le 1er décembre, pendant une violente bourrasque du nord-ouest. Il y a lieu de croire que le navire perdu était le *Gale*, d'Eric (Pennsylvanie), et que tout le équipage a péri.

— Une dépêche de Victoria, île de Vancouver, annonce qu'une provision d'une incursion féroce de caribou en ont été distribués à la milice et les arseaux ont reçu l'ordre de préparer des torpilles pour faire sauter la flotte des envahisseurs.

— La dame Irene House, qui a comparu il y a quelque temps devant la cour criminelle, à Trenton, pour avoir tué son mari d'un coup de pistolet, et qui a été acquittée, donnait depuis lors des signes d'aliénation mentale; elle se croyait possédée par des esprits. Avant hier sa maladie a pris un caractère furieux, et on a été obligé de l'enfermer dans l'asile des lunatiques de l'Etat du New Jersey, situé à 2 milles de Trenton.

— Le député catalan Paig y Llagostera a présenté aux cortès un projet de loi proposant que tout individu convaincu de complicité directe ou indirecte dans une conspiration ou manœuvre pour provoquer des troubles dans le pays, ou même une altération de l'ordre public, pour changer un gouvernement quelconque ou les institutions, à quelque classe qu'il appartienne, soit irrémédiablement puni.

C'est actuel, mais un peu vil!

— Une dépêche de Chicago annonce que le lieutenant-colonel Frederick Grant, fils du président, vient d'être le héros d'une singulière aventure. Un reporter de l'*Evening Journal*, étant allé dans les bureaux du général Sheridan pour recueillir des informations touchant sa récente visite à la Nouvelle-Orléans, s'est adressé, en l'absence de Sheridan, à l'adjutant Drum, qui a répondu à ses questions avec la plus mauvaise grâce possible. Par exemple, à la demande du reporter si Sheridan était chez lui, Drum a répondu qu'il était certainement chez lui, ou ailleurs. Ne pouvant obtenir un seul renseignement sérieux, le reporter s'est retiré, pour revenir bientôt muni d'une note écrite du rédacteur principal. A peine avait-il franchi la porte que l'adjutant Drum lui a très impertinemment donné l'ordre de sortir. A ce moment arrivait le lieutenant-colonel Frederick Grant qui, ayant entendu l'ordre de l'adjutant, a pris sur lui d'en assurer l'exécution. S'est élançant à l'assaut du reporter, l'a poussé et à ce que dit celui-ci, lui a donné un coup de poing.

Le journaliste est allé immédiatement réquerir un mandat d'arrestation contre le bouillant colporteur, qui a été arrêté, conduit devant le juge de police Summerfield et mis sous caution de \$400, en attendant son interrogatoire, qui a eu lieu hier vendredi.

Frederick dit à ses amis qu'il n'a

pas frappé le reporter, mais qu'il regrette de ne pas l'avoir fait.

— Une dépêche de Rionisset-Boulbon, le frère du célèbre aventurier qui, en 1853, ayant expédié dans la Sonora à la tête d'hommes armés pour y prendre possession de mines dont il s'était rendu acquéreur, a fait une première fois les troupes mexicaines, et fait prisonnier dans une seconde campagne, fut fusillé par les vainqueurs.

— Un journal d'Aberdeen dit que le capitaine du baleinier *Jan Meyer*, de Peterhead a rencontré récemment un Esquimaux qui lui a appris qu'une tribu d'Esquimaux habitant des parages au nord du golfe de Cumberland, a massacré il y a plusieurs années le capitaine Crosser, commandant en chef de l'expédition de Franklin, et cinq autres blancs, parce que celui-ci refusait de livrer leurs fusils et leurs munitions.

— Le *Globe* de Saint-Petersbourg dit que la Russie va employer les deux mois prochains à presser ses armements et va se préparer à envahir la Turquie le 2 janvier 1877. Il s'est produit une très forte hausse sur la bourse à Saint-Petersbourg, mais le *Globe* avertit le public et le met en garde contre l'achat de valeurs à des prix qui ne sont justifiés ni par la valeur intrinsèque des titres, ni par aucun apparence réel des difficultés financières du pays.

— Une grande quantité d'œufs de poisson blanc, provenant de l'établissement de pisciculture du gouvernement canadien à Sandwich, province d'Ontario, vient d'être expédié en Angleterre, avec l'objet de peupler les rivières de la Grande-Bretagne de poissons de cette espèce.

— Nous il ons dans le *Mail* de Kansas City qu'un ancien convale de cette ville, M. Sam Johnson, avait reçu un dépôt d'un montreur de ménagerie à un énorme bon constructeur, dont la santé affaiblie réclamait les soins délicats qui ne se trouvent qu'au sein du foyer domestique. M. Johnson s'est pris d'une grande affection pour son pensionnaire; il le soignait comme son propre fils et ce le bonheur de voir sa santé se rétablir. Une nuit de la semaine dernière, le froid étant très rigoureux, le boahphee ex-consaltable s'est levé pour voir si le convalescent se soulevait pas de cette température anormale, et ayant ouvert sa caisse qui lui servait de gîte, il a trouvé à moitié endormi il a pris aussitôt la pauvre bête entre ses bras, l'a portée dans son propre lit et s'y est lui-même recouché. Son intention, à ce qu'il a dit depuis, était de remettre le constructeur dans sa caisse dès que la chaleur l'aurait suffisamment ramené. Mais Johnson s'est endormi jusqu'au moment où une sensation très désagréable l'a éveillé en sursaut; il ne respirait qu'avec la plus grande difficulté. En ouvrant les yeux il s'est vu dans une position qui lui a fait courir des frissons partout le corps. Son camarade de lit était en train de s'enrouler autour de sa poitrine et de son cou, resserrant de plus en plus les anneaux dans lesquels l'homme était déjà à moitié enlacé. Avec l'énergie du désespoir il a saisi le serpent des deux mains et grâce à la vigueur surhumaine que lui donnait le sentiment du danger, grâce surtout à ce que les forces du boa ne lui étaient pas entièrement revenues il a réussi à le défaire peu à peu les cercles qui l'étreignaient et à reintégrer le constructeur dans sa caisse. Le péril passé, M. Johnson a une longue crise nerveuse.

— Un incendie a éclaté dans la ville de Yeddo Japon. Les pertes sont énormes. Le quartier des étrangers a été en partie détruit.

— Une dépêche de Philadelphie annonce que le Main Building a définitivement été acheté par la compagnie d'Exposition Internationale, au prix de \$350,000.

— La *Gazette* de Moscou annonce que l'on recueille des souscriptions dans

cette ville pour l'achat en Amérique de bâtiments porteurs de lettres de marque et destinés à agir contre la marine marchande anglaise, en cas de guerre entre l'Angleterre et la Russie. D'autres villes de la Russie ont ouvert des souscriptions dans le même but.

— On lit dans le *Figaro*.

Plusieurs de nos confrères ont demandé que le *Figaro* fût poursuivi pour l'article publié dans le numéro du mercredi 15 novembre, et intitulé: *Le Dem-monde militaire*. Leurs vœux paraissent sur le point d'être exaucés.

M. Saint-Genest, auteur de l'article, et M. Fernand de Rodays, notre confrère, en effet, cités à comparaître devant M. le juge d'instruction Ragon.

— M. de Molinari veut faire paraître en volume ses *Lettres sur les Etats-Unis et le Canada* qui ont obtenu un succès dans le *Journal des Débats*.

— Le *Journal d'Alsace* dit que le nombre des étudiants inscrits à l'Université de Strasbourg est actuellement de 704. Sur ce chiffre, 95 seulement appartiennent à l'Alsace Lorraine; les autres sont venus de l'étranger; la Prusse en a fourni 307.

— Une dépêche de Cleveland (Ohio) annonce qu'un schooner s'est englouti dans le lac Erie, près de Fairport, le 1er décembre, pendant une violente bourrasque du nord-ouest. Il y a lieu de croire que le navire perdu était le *Gale*, d'Eric (Pennsylvanie), et que tout le équipage a péri.

— Une dépêche de Victoria, île de Vancouver, annonce qu'une provision d'une incursion féroce de caribou en ont été distribués à la milice et les arseaux ont reçu l'ordre de préparer des torpilles pour faire sauter la flotte des envahisseurs.

— La dame Irene House, qui a comparu il y a quelque temps devant la cour criminelle, à Trenton, pour avoir tué son mari d'un coup de pistolet, et qui a été acquittée, donnait depuis lors des signes d'aliénation mentale; elle se croyait possédée par des esprits. Avant hier sa maladie a pris un caractère furieux, et on a été obligé de l'enfermer dans l'asile des lunatiques de l'Etat du New Jersey, situé à 2 milles de Trenton.

— Le député catalan Paig y Llagostera a présenté aux cortès un projet de loi proposant que tout individu convaincu de complicité directe ou indirecte dans une conspiration ou manœuvre pour provoquer des troubles dans le pays, ou même une altération de l'ordre public, pour changer un gouvernement quelconque ou les institutions, à quelque classe qu'il appartienne, soit irrémédiablement puni.

C'est actuel, mais un peu vil!

— Une dépêche de Chicago annonce que le lieutenant-colonel Frederick Grant, fils du président, vient d'être le héros d'une singulière aventure. Un reporter de l'*Evening Journal*, étant allé dans les bureaux du général Sheridan pour recueillir des informations touchant sa récente visite à la Nouvelle-Orléans, s'est adressé, en l'absence de Sheridan, à l'adjutant Drum, qui a répondu à ses questions avec la plus mauvaise grâce possible. Par exemple, à la demande du reporter si Sheridan était chez lui, Drum a répondu qu'il était certainement chez lui, ou ailleurs. Ne pouvant obtenir un seul renseignement sérieux, le reporter s'est retiré, pour revenir bientôt muni d'une note écrite du rédacteur principal. A peine avait-il franchi la porte que l'adjutant Drum lui a très impertinemment donné l'ordre de sortir. A ce moment arrivait le lieutenant-colonel Frederick Grant qui, ayant entendu l'ordre de l'adjutant, a pris sur lui d'en assurer l'exécution. S'est élançant à l'assaut du reporter, l'a poussé et à ce que dit celui-ci, lui a donné un coup de poing.

Le journaliste est allé immédiatement réquerir un mandat d'arrestation contre le bouillant colporteur, qui a été arrêté, conduit devant le juge de police Summerfield et mis sous caution de \$400, en attendant son interrogatoire, qui a eu lieu hier vendredi.

Frederick dit à ses amis qu'il n'a

pas frappé le reporter, mais qu'il regrette de ne pas l'avoir fait.

— Une dépêche de Rionisset-Boulbon, le frère du célèbre aventurier qui, en 1853, ayant expédié dans la Sonora à la tête d'hommes armés pour y prendre possession de mines dont il s'était rendu acquéreur, a fait une première fois les troupes mexicaines, et fait prisonnier dans une seconde campagne, fut fusillé par les vainqueurs.

— Un journal d'Aberdeen dit que le capitaine du baleinier *Jan Meyer*, de Peterhead a rencontré récemment un Esquimaux qui lui a appris qu'une tribu d'Esquimaux habitant des parages au nord du golfe de Cumberland, a massacré il y a plusieurs années le capitaine Crosser, commandant en chef de l'expédition de Franklin, et cinq autres blancs, parce que celui-ci refusait de livrer leurs fusils et leurs munitions.

— Le *Globe* de Saint-Petersbourg dit que la Russie va employer les deux mois prochains à presser ses armements et va se préparer à envahir la Turquie le 2 janvier 1877. Il s'est produit une très forte hausse sur la bourse à Saint-Petersbourg, mais le *Globe* avertit le public et le met en garde contre l'achat de valeurs à des prix qui ne sont justifiés ni par la valeur intrinsèque des titres, ni par aucun apparence réel des difficultés financières du pays.

— Une grande quantité d'œufs de poisson blanc, provenant de l'établissement de pisciculture du gouvernement canadien à Sandwich, province d'Ontario, vient d'être expédié en Angleterre, avec l'objet de peupler les rivières de la Grande-Bretagne de poissons de cette espèce.

se voyant condamnés à une mort horrible et éternelle. Tout-à-coup, les galeries s'effondrèrent et ensevelirent dans un brasier ardent cette masse humaine qui disparut dans les flammes.

ST. LOUIS.

Correspondances.

Nous recevons les communications suivantes:

DELEGATION DE LA VILLE, DE SAINT-ETIENNE à l'Exposition de Philadelphie.

Chicago le 30 Novembre 1876.

Monsieur le rédacteur,

Membres d'une députation envoyée en Amérique par le conseil municipal de la ville de Saint-Etienne pour évaluer l'exposition de Philadelphie et faire un rapport sur ses ressources artistiques et ses industries des Etats-Unis, nous avons séjourné à St. Louis pendant une semaine.

Durant ce peu de temps, nous avons pu, grâce à l'empressement des membres de la colonie Française, et aussi à la complaisance des fonctionnaires, visiter à plusieurs reprises les établissements industriels et scolaires de la ville de St. Louis.

Nous devons remercier d'une façon toute particulière M. Harris, superintendant des écoles publiques; Christian, assistant superintendant; Smith, directeur de l'école normale; et M. Harris de nombreux documents sur les écoles publiques et de rapports du Bureau de l'Instruction pour les dernières années écoulées.

Ayant eu l'occasion de visiter l'école des Arts et Métiers de Rolla, nous devons remercier M. Williams directeur et les professeurs de cette école, pour leur chaleureux accueil et aussi pour les collections de volumes précieux et d'échantillons des produits minéraux de l'Etat du Missouri qu'ils nous ont offerts.

Nous témoignons également notre gratitude à M. le Vice-consul de France pour les lettres d'introduction qu'il a bien voulu nous offrir, et à la colonie française en général, pour l'accueil cordial qui nous a été fait et les nombreuses sympathies dont nous avons été entourés par ses membres.

Nous vous prions, M. le Rédacteur, de vouloir bien détacher de cette lettre et reproduire dans votre bon journal tout ce qui vous en semblera digne et de recevoir les bien cordiales salutations de vos bien dévoués,

P. MAILLARD, B. BOURNIARD.

"The Industrial Friendly Inn," St. Louis, Mo. 6 Décembre 1876. M. le Rédacteur,

Nous avons fondé une institution de charité dans le but de venir en aide à une multitude de travailleurs des deux sexes, pauvres et sans travail, afin de pouvoir les préserver du crime et de la misère. Notre intention est d'établir un home où tous, indépendamment de croyances religieuses, seront reçus et traités avec bonté à des conditions purement nominatives. Les règlements de cette maison seront comme suit:

— Prière et Meetings de Tempérance.

Repas 5 et 10 cts—logement 10 cts—

Bains 10 cts et blanchissage au prix courant. — Bureau de placement.—Salle de lecture.—correspondance etc etc. Les bains sont obligatoires pour les personnes que l'on jugera malpropres; leurs vêtements seront lavés à la vapeur, et leur seront rendus le lendemain matin, à l'heure du lever.

Les autorités de la ville ont donné 150 couchettes et autres meubles, mais nous avons encore besoin de secours en literie, en provisions, livres, journaux etc etc.

Nous demandons au Seigneur, dans sa miséricorde, de vouloir bien toucher le cœur du riche et de l'opulent afin qu'il vienne en aide au pauvre qui grelotte et qui souffre les douleurs de la faim.

Adresser les contributions à Penrose Chapman, Missionnaire 22 Ashley Building, ou à Chas R. Garu-on, S W. Cor 2e et Pine St.

Petite Chronique Théâtrale.

Le Cercle Philharmonique Français de St. Louis, a donné sa deuxième représentation, dimanche dernier, le 3 décembre, au théâtre de l'Apollon, 4e rue. Le programme comprenait deux comédies: Le Célèbre Vergot et Ma femme et mon Parafile, et le chœur des conspirateurs de La Fille de Madame Angot. On nous a accusé d'avoir joué outre mesure et à tort et à travers tous les amateurs, dans notre dernière chronique, mais nous avouons que nous serions fort en peine d'en faire autant, pour cette fois-ci du moins. On a bien joué, fort bien joué, mais il était évident que le nombre des répétitions n'était pas la bonne volonté des acteurs — si nous en exceptons cependant le chœur des conspirateurs qui a été chanté d'une manière tout-à-fait artistique — voire même supérieure à ce que nous avons déjà entendu en Amérique. M. J. A. Schütz qui jouait en chef possédait la prestance d'un tambour-major de la garde, et portait avec dignité: Perruque blonde et collet noir. Ajoutez à cela une forte belle voix et un air de brigadier sicilien et vous avez un comédien comme on n'en voit guère dans ce pays. Missour, où l'on dit pourtant que le brigandage est encore à la mode dans quelques comités de l'intérieur.

Le Célèbre Vergot est une jolie comédie qui demandait un peu plus d'entraîn qu'on a su lui donner; il serait cependant injuste de ne pas mentionner Mlle. Boulanger et M. Roy qui ont fort bien joué tous deux.

M. Emile Boulanger était parfaitement à son aise dans le rôle de Sérénin dans la comédie de Ma femme et mon Parafile. M. Favereau et Godillot ont aussi rempli leurs rôles très convenablement. Mlle. Néguin quoique fort timide au début promet beaucoup, et l'habitude de la scène en fera, nous n'en doutons pas, une amateur fort distinguée.

Un dernier mot pour le souffleur qui a fait preuve d'une verve et d'un entrain qui nous font croire à sa bonne volonté; mais nous ne faut il pas exagérer les choses et souffler de manière à être entendu du public. Somme toute, jolie soirée, fort agréable au double point de vue de la représentation dramatique et de la réunion des principaux membres de la colonie française de St. Louis.

Petite Revue des Journaux.

Nous avons reçu, cette semaine, de M. W. H. Gray, libraire, 306 Olive street, les revues et les journaux suivants:

The Scientific American, New-York; Munn & Co, Publishers.

Ce numéro de la revue scientifique américaine contient des détails intéressants sur l'Exposition des Machines à Philadelphie et le complément habituel d'articles sur le dessin linéaire, la chimie, la métallurgie et l'hygiène etc etc.

La Nation du 30 Novembre 1876. Frank Leslie's Lady's Journal et Chinyony Corner; ces journaux de modes et de littérature soutiennent la réputation d'excellence des publications des

éditeurs. Nos lectrices devraient les lire chaque semaine. Aussi, Frank Leslie's Boys and Girls Weekly, —journal dévoué à l'amusement et à l'éducation de l'enfance. Harper's Bazar, —si bien connu des élégantes nous arrive aussi rempli d'articles de modes et de vignettes du plus haut goût. Un bois, "Baby's first outing" est un chef d'œuvre de dessin et de gravure.

Société de Bienfaisance.

Le Conseil d'administration de cette société a tenu sa séance régulière mardi soir, et il a été constaté que les dépenses du mois de Novembre se montent à \$23.00 et que 16 personnes ont été secourues. La question d'organiser une soirée pour le bénéfice de la Société a été discutée, et il a été décidé de se réunir Mercredi 13 courant, pour prendre toutes les dispositions nécessaires à ce sujet. Quand à l'époque elle a été fixée pour le mois de janvier.

L'Orient Français No. 107.

L'élection annuelle des officiers de cette loge a eu lieu, mercredi soir, et a donné les résultats suivants: Vénérable, Ferdinand Droz; — 1er Surveillant, Roméo Mengotti; — 2e Surveillant, W. C. Richardson; — Trésorier, A. Jolivet; — Secrétaire, Ed. Bobe; — 1er Expert, Eugène Grandjean; 2e Expert, F. Moreau; — Maîtres de cérémonies, Jos. L'Afranchi et J. P. Besançon; Tyler, A. H. Weeks; — Représentants près le bureau de secours, Eugène Grandjean, F. D. Eberfeld.

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur l'annonce publiée à la troisième page du journal par le Dr. Adams, propriétaire des bains turcs. Nous reviendrons bientôt sur ce sujet qui est d'un grand intérêt pour les personnes affligées de rhumatismes ou de con-somption.

Nous notons avec plaisir, l'arrivée à St. Louis, du docteur Armand Derivaux médecin et chirurgien diplômé de la faculté de Paris.

M. Derivaux porte un nom célèbre dans les annales de l'histoire américaine car son grand père, M. le docteur Derivaux était chirurgien major de l'armée de Lafayette, au temps de la révolution des colonies et de l'alliance franco-américaine.

Voir aux annonces, l'avis de réunion de la société Alsacienne Lorraine, vendredi le 15 du courant, chez M. Besançon 10e rue et Christy avenue.

M. Hamilton & Schaefer de Fort Madison, Iowa enverront franco, pour 25 cents, un joli abat-jour pour lampe, représentant les bâtiments de l'Exposition du Centenaire. Chaque famille devrait en avoir un. S'adresser, à Hamilton & Schaefer, Fort Madison, Iowa.

On trouve toujours chez Willie H. Gray, le libraire bien connu de la rue Olive, 306 & 308, tous les journaux français et américains, et toutes les revues américaines et étrangères. M. Gray, tient aussi un assortiment complet d'articles de bureau, tout de premier choix, qu'il vend à des prix très raisonnables.

On trouve toujours chez Willie H. Gray, le libraire bien connu de la rue Olive, 306 & 308, tous les journaux français et américains, et toutes les revues américaines et étrangères. M. Gray, tient aussi un assortiment complet d'articles de bureau, tout de premier choix, qu'il vend à des prix très raisonnables.

On trouve toujours chez Willie H. Gray, le libraire bien connu de la rue Olive, 306 & 308, tous les journaux français et américains, et toutes les revues américaines et étrangères. M. Gray, tient aussi un assortiment complet d'articles de bureau, tout de premier choix, qu'il vend à des prix très raisonnables.

Société Alsacienne Lorraine.

La réunion mensuelle de la Société aura lieu le vendredi 15 du courant chez M. J. O. Besançon, 10e rue & Christy avenue.

HUBERT PRIMM PHARMACIEN FRANCAIS

Cof. 14th str. & Washington av. Prescriptions et médicaments préparés selon le code Français. Remèdes français de toutes sortes, constamment en main.

FRANK TRAU marchand de

Poeles et Ferblanteries.

No. 1712 Franklin Avenue, St. Louis, Mo.

Spécialité de travaux pour les toits et les gouttières.

A Céder.

Je désire céder, à un cuisinier français, une pension bien achalandée, en l'un ou l'autre des endroits ci-dessous, pour tout cuisinier français qui désire s'établir pour son propre compte. — Conditions faciles. S'adresser au coin sud-ouest, des rues d'Hauteville et St. Charles.

UNE FAMILLE FRANCAISE

désirerait obtenir la gestion d'une ferme, ou connaître la taille des arbres fruitiers et les travaux de la ferme, et le jardinage en général. S'adresser, chez Rivière et Moreau, 612 Spruce.

CENTENNIAL.

"Oh, Peace! thou source and soul of social life, Beneath whose calm, inspiring influence Science his views enlarges, Art refines, And swelling Commerce opens all her ports— Blest be the man divine who gave us thee!"

1876.



Who a century ago was about to fill the eye of the civilized world as chief actor in a majestic drama—his acts, the recollection of which call up a thousand stirring associations and images of that eventful period, are now being commemorated by the Centennial of 1876. The Exposition is not only

Commemorative of Conquests OF THE BATTLE-FIELD.

But those of peaceful industry and energetic toil and restless invention, and of mind over matter. Wm. H. Keevil feels assured, however, that none of the hats exhibited at Philadelphia will, in any sense, excel his productions of the

GIANT HAT STORE.

BROADWAY, JUNCTION FOURTH, ST. LOUIS.

HEMORROIDES.

108, W. S. WORTMAN & CIE, 906, Pine street, St. Louis, Mo. guérissent radicalement les hémorroides sans douleur, sans opération et sans ligature. — Ne charge rien à moins de guérison complète; paiera les frais de voyage à St. Louis, s'il ne réussit pas. Références: James Lappe, Colonel Jao, S. Cavender, Marcus A. Wolff, Chas. Osborne, W. H. Waters, President Second National Bank; Frank Shipleigh, Hardware Merchant, Main street; Wm. Clark, 215 Mullanigh street; et plusieurs autres. On enverra sur demande les noms de plusieurs citoyens que nous avons guéris.

J. SPEYER ARCHITECTE.

209 1/2 South Fifth street.

DRS. E. C. FRANKLIN ET E. A. GRIVEAUD

(Médecins de la Société de Bienfaisance)

Medecins, Chirurgiens, et Accoucheurs Consultas: De 8 à 10 du matin. De 3 à 4 et de 7 à 8 du soir. Encoignure sud-ouest des rues 14e et Olive.

FRANK TRAU marchand de

Poeles et Ferblanteries.

No. 1712 Franklin Avenue, St. Louis, Mo.

Spécialité de travaux pour les toits et les gouttières.

ETABLISSEMENT

Le delai est le voleur du temps.

Les jeunes gens qui souffrent des effets des erreurs de jeunesse feront bien de profiter du plus grand bienfait jamais offert à l'humanité souffrante. Le Dr. Smith garantit de guérir tous les cas de maladies secrètes quel soit leur caractère. MESSAMES, si vous souffrez, quelle que soit votre maladie, adressez vous au docteur avec confiance et assurance de succès; ses remèdes pour dames sont supérieurs à tout ce qui a été offert jusqu'à ce jour et n'ont jamais failli de guérir immédiatement les maladies de femmes. Du pension: non fait le temps des consultations. Consultations de 8 heures à 10 heures du matin, jusqu'à 9 heures du soir; les dimanches de 9 heures à midi. Toutes communications seront tenues secrètes. Le bureau et la résidence du Dr. Smith se trouvent 825 1/2 6me rue Nord, St. Louis, Mo.

BAINS TURCS

311 No. 7th St. entre Olive et Locust

GEO. F. ADAMS, M. D., Supt. POUR DAMES.

Lundi, Jeudi et Samedi matin, de 9 heures à midi.

POUR MESSIEURS.

De 7 heures du matin à 9 heures du soir, excepté pendant les heures pour dames.

CONDITIONS.—Un bain \$1.25; dix bains \$10.00; Invalides, premier bain, \$2.00

MARRIAGE SECRETS.

DR. BOHANNAN'S Marriage Secrecy is a new and powerful remedy for all cases of Gonorrhoea, Syphilis, and all other venereal diseases. It is a safe and reliable cure, and is sold by all druggists. Price, 50 cents per bottle. Address, Dr. C. A. BOHANNAN, 412 North Third street, St. Louis, Mo.

NOEL!

CADEAUX A BON MARCHÉ!

Diamants, Montres, Bijouteries de Gout, Argenteries, Ruolz, Pendules, Bronzes, Lunettes

d'Opera, Binocles à l'encan de

EDW. MEAD & CO.

304 No. Fourth St.

Ventes chaque jour à 10.30 hrs. de l'avant midi, 3 hrs. et 7 hrs. de l'après midi, sans réserves et avec garanties. Notre assortiment se compose de marchandises de choix et les acheteurs peuvent être certains de ne pas être trompés.

By O. J. LEWIS & CO. J. H. FRENCH Antiquier.

G. BISTON

MARCHAND EPICIER

S. W. COR. 8th St. & Franklin Av.

MARCHANDISES DE CHOIX. VINS & LIQUEURS

On porte à domicile.

PHILIP SCHMITT CH. W. THIERRY

SCHMITT & THIERRY

PLOMBIERS

No. 721 Olive street. No. 1526 Market street

Pose de tuyaux de Gaz et d'Egout

On sollicite la clié. télé française.

WM. SURBLED.

Tailleur, Teinturier et Degraisneur

ACHETE VEND ET ECHANGE LES HABITS NEUFS ET D'CCC/SION

No. 2 Sixth Street. N. E. Cor. Market

ETABLISSEMENT

Le delai est le voleur du temps.

Les jeunes gens qui souffrent des effets des erreurs de jeunesse feront bien de profiter du plus grand bienfait jamais offert à l'humanité souffrante. Le Dr. Smith garantit de guérir tous les cas de maladies secrètes quel soit leur caractère. MESSAMES, si vous souffrez, quelle que soit votre maladie, adressez vous au docteur avec confiance et assurance de succès; ses remèdes pour dames sont supérieurs à tout ce qui a été offert jusqu'à ce jour et n'ont jamais failli de guérir immédiatement les maladies de femmes. Du pension: non fait le temps des consultations. Consultations de 8 heures à 10 heures du matin, jusqu'à 9 heures du soir; les dimanches de 9 heures à midi. Toutes communications seront tenues secrètes. Le bureau et la résidence du Dr. Smith se trouvent 825 1/2 6me rue Nord, St. Louis, Mo.

BAINS TURCS

311 No. 7th St. entre Olive et Locust

GEO. F. ADAMS, M. D., Supt. POUR DAMES.

Lundi, Jeudi et Samedi matin, de 9 heures à midi.

POUR MESSIEURS.

De 7 heures du matin à 9 heures du soir, excepté pendant les heures pour dames.

CONDITIONS.—Un bain \$1.25; dix bains \$10.00; Invalides, premier bain, \$2.00

MARRIAGE SECRETS.

DR. BOHANNAN'S Marriage Secrecy is a new and powerful remedy for all cases of Gonorrhoea, Syphilis, and all other venereal diseases. It is a safe and reliable cure, and is sold by all druggists. Price, 50 cents per bottle. Address, Dr. C. A. BOHANNAN, 412 North Third street, St. Louis, Mo.

ENFIN! SCRUBBS VANDERVOORT & BARNEY WM. BARR & CO. Annonces diverses: Aux Riches et aux Pauvres, VENTE EXTRAORDINAIRE, CADEAUX DE NOEL, JOUR DE L'AN, POUPEES, FANTAISIES, NOUVEAUTE, BEAUTE, BON MARCHÉ, Wm. BARR & CO. Une Exposition DIGNE DU CENTENAIRE, A Bon Marche, La Scene Feerique, Grand Magasin, 3me RUE, CADEAUX DE TOUTES SORTES, Noel! Noel! Noel! Bon Marche! MANTEAUX, DOLMANS, Wm. BARR & CO., SCRUBBS WANDERVOORT & BARNEY Wm. BARR & CO., 4th, 3d, Vine & St. Charles Sts., ST. LOUIS, MO.

—Paix! Vous êtes soldat dans ma compagnie; si je trouve bon de vous donner des maîtres, c'est qu'apparemment il me plaît de les payer. M. d'Assonville vous a envoyé quinze louis, c'est bien; je ne les lui renverrai pas, parce que c'est mon frère; mais tu me feras le plaisir de prendre cette bourse et de payer tes leçons avec l'or que j'ai mis dedans, sinon tu en auras pour dix jours de salle de police! Va maintenant.

—Oh! le terrible capitaine, disait Belle-Rose tout en riant; qu'il est bon et qu'il se donne de mal pour paraître méchant!

Ce jour-là, Belle-Rose étudia la théorie du carré de l'hypothénuse et prit, sur le papier, un vigoureux bastion défendu par une lunette. Quelquefois l'image de Suzanne venait embrouiller les angles, et le souvenir des promenades dans le jardin faisait manquer l'effet d'un chemin couvert; mais Belle-Rose rattrapait le calcul et le siège en se disant que chaque chiffre et chaque assaut le rapprochaient de son amant. Un beau jour, vers midi, comme il sortait de sa chambrette, mêlant dans son esprit l'amour aux mathématiques, un soldat le heurta vivement dans l'escalier.

—Au diable le maladroît! s'é-

cria le soldat.

—Il me semble que c'est vous qui m'avez poussé, dit Belle-Rose, je passais à droite, vous montiez à gauche, et vous vous êtes jeté sur moi. Lequel est le maladroît, si vous plaît?

—Tiens! j'é crois qu'il raisonne! Ta-ïserais tu de me contredire, par hasard, mauvais blanc-bec?

—En effet, j'ai eu tort ce n'est pas maladroît, que j'aurais dû dire, c'est insolent.

Le soldat leva la main, mais Belle-Rose la saisit en l'air, et sautant à la gorge de son adversaire, il le précipita rudement sur l'escalier. Au bruit de cette lutte, quelques sapeurs accoururent, et voyant ce qui se passait, s'élançant sur les combattants pour les séparer. Il était temps; Belle-Rose avait appuyé un genou sur la poitrine du soldat, qui râlait sous son étreinte furieuse.

—Tu vas me suivre; un homme qui a la main si forte doit savoir tenir une épée, dit le soldat après qu'il se fut relevé.

Pour toute réponse, Belle-Rose lui fit signe de marcher. On sortit de la ville sans bruit et on s'arrêta dans la campagne, derrière un vieux cimetière, où personne ne passait. Les adversaires mirent habit bas, et, tirant l'épée, commencèrent à ferrailer.

Le soldat, qui était un canonnier du nom de Bouletord, poussa Belle-Rose avec tant de fureur que celui-ci fut contraint de rompre deux fois.

—Oh! oh! s'écria son ennemi, il paraît que ce te tuas le mieux retenu de tes études, c'est l'art de battre en retraite.

Belle-Rose ne répondit pas et continua de parer. Il tentait, n'ayant plus de colère au fond du cœur, de désarmer Bouletord, mais le canonnier avait trop d'adresse pour le lui permettre. En rompant une troisième fois, Belle-Rose trébucha contre une pierre; Bouletord profita de l'accident pour lui porter une botte qui l'aurait percé d'outre en outre, si le sapeur, revenant vivement à la charge, n'avait écarté le coup; l'épée glissa le long du corps et déchira la chemise, qui se rougît de quelques gouttes de sang. Le péril rendit un peu de son courage à Belle-Rose; il se mit à son tour à presser Bouletord qui rompit, mais point à se vite pour éviter un coup de pointe dans les chairs du bras. Belle-Rose avança toujours; un second coup blessa le canonnier à l'épaule; Il voulut riposter, mais un troisième fois l'épée du sapeur l'atteignit à la poitrine. Bouletord chancela et tomba sur ses genoux.

—J'ai mon compte, camarade, dit-il, et il s'évanouit.

Belle-Rose, rentré au quartier, raconta ce qui venait de se passer à la Déroule.

—C'est fâcheux, lui dit le capitaine, mais c'était inévitable. Belle-Rose le regarda.

—Oh! reprit le capitaine, ceci est dans les mœurs du régiment! On a voulu vous tater. Bouletord est un idiot. Quand une recrue arrive au corps, un soldat le provoque; tout prétexte en pareille circonstance; il lui donne ou en reçoit un coup d'épée. Si la recrue se bat bien, il n'a plus rien à craindre, qu'il soit vainqueur ou vaincu; mais, s'il a peur, il est perdu. On vous a fait passer par le baptême de fer.

—Le diel est cependant défendu.

—C'est une excellente raison pour qu'on se batte davantage. A continuer.

A Céder.

Je désire céder, à un cuisinier français, une pension bien achalandée, en l'un ou l'autre des endroits ci-dessous, pour tout cuisinier français qui désire s'établir pour son propre compte. — Conditions faciles. S'adresser au coin sud-ouest, des rues d'Hauteville et St. Charles.

UNE FAMILLE FRANCAISE

désirerait obtenir la gestion d'une ferme, ou connaître la taille des arbres fruitiers et les travaux de la ferme, et le jardinage en général. S'adresser, chez Rivière et Moreau, 612 Spruce.

